

# une qualité sans homme



**L**e numéro de Sécurité sociale de Guy Debord était le 1 31 12 75 120 247. C'est l'un des détails les plus émouvants que l'on puisse glaner dans cette première tentative de biographie du commandeur du situationnisme. A leur façon glacée, ces chiffres nous rappellent que Guy Debord aura bien été, dans ce siècle, parmi nous, fulgurant, un individu de sexe mâle né à Paris le 28 décembre 1931, "à la tombée du soir", ainsi qu'il l'écrit lui-même dans *Panegyrique*. De même, quelque trois cents pages plus loin, notifiant un déménagement de son personnage dans le III<sup>e</sup> arrondissement de Paris, son biographe, Christophe Bourseiller, note scrupuleusement : "Debord a le téléphone. Son numéro est le 278.30.26." O paradoxe. D'un qui aura réalisé l'une des plus parfaites œuvres autobiographiques de son temps, nous ne savons presque rien, fors l'essentiel et le monumental. Dans *Les Tombeaux de Guy Debord*, un petit livre scolaire mais que sa scolarité finit par rendre touchant, tandis que ce touchant-là prend à son tour forme d'intelligence, et qui paraît en même temps que la bio de Bourseiller, Jean-Marie Apostolides écrit : "A moins de l'avoir connu dans son particulier, dresser un portrait de Guy Debord en dehors de ce qu'il a voulu qu'on sache relève de la gageure." On a compris qu'Apostolides ne s'y risquera pas et qu'il opte pour une approche chinoise, via une analyse psycho-textuelle des deux romans très autobiographiques de la première épouse de Guy Debord, Michèle Bernstein. Kamikaze, Bourseiller a, lui, relevé le gant et nul ne se permettra de lui en vouloir. Dans un préambule où il avoue notamment être devenu situationniste à l'âge de 12 ans ("Il est rarement trop tard", dit Debord dans une lettre), Bourseiller précise ses intentions : "J'ai voulu écrire ce livre pour répondre à cette simple et évidente question : à quoi ressembla cet homme, qui de sa vie n'accorda d'entretien à un journaliste, ne parut point à la télévision, refusa les honneurs, et reste en dépit de tout un des écrivains les plus marquants de ce siècle déjà mort ?" Avant même de savoir s'il tient son programme, il faut noter ceci : Bourseiller n'est en rien Greil Marcus, le magnifique écrivain de *Lipstick traces*, il n'écrit pas très bien. Passe encore que ses mots ne soient pas beaux et qu'aucune jouissance de lecture ne soit à l'horizon de son travail. Mais on est plus chagriné face à certaines formulations hâtives, tel ce regrettable "en dépit de tout" qu'on vient de lire et qui ne veut rien dire. Plus grave, Bourseiller manque à cet instant même de rigueur, puisque dans le courant de son travail, il découvrira que Debord a au moins donné

en mars 1959 une interview à la RTBF, que nos confrères belges seraient bienvenus de retrouver...

Venons-en au projet lui-même. Il est d'importance, si tant est qu'après avoir suivi le long fleuve de ce qui a pu s'écrire sur Debord et ses environs, une question demeure toujours : comment quelqu'un qui s'appelait Guy Debord et qui, nous apprend Bourseiller, tenait en haute estime *L'Homme sans qualités* de Robert Musil, a-t-il pu devenir à ce point une qualité sans homme, sans chair, n'abandonnant aux chiens derrière lui que la pure idée de ce qu'il aura été, sans qu'à peu près rien de concret, de factuel, d'anecdotique ne vienne entacher ou cloquer l'effilé portrait idéal ? Si on peut tenir pour essentiel ce projet d'humanisation biographique de Guy Debord, c'est qu'il n'est pas inutile de rappeler qu'en dépit de son intangibilité, Debord a été un homme comme les autres, que tous les autres valent et qui valait tous les autres, comme disait l'autre. Un super gars, en somme, pas inaccessible du tout. Mais c'est raté. On s'en rend tout de suite compte à ce que, page 25, ça y est, Guy Debord a déjà 19 ans. Bourseiller a liquidé tout ce qu'il savait sur l'enfance de son grand homme en quelques paragraphes, essentiellement basés sur une interview avec le demi-frère de Debord. Certes, on en apprend là plus qu'on n'en a jamais su : le petit Guy, qui a perdu son père à 4 ans, connaît une enfance qui n'est pas sans rappeler celle de Sartre - il est élevé par sa grand-mère pour échapper à un beau-père qui ne l'aime pas, tandis que sa mère, un sacré phénomène visiblement, va d'amour en amour. On apprend sans étonnement que l'enfant aimait les découpages et les soldats de plomb, qu'il est asthmatique et qu'à Pau, il fut élève dans le même lycée que Lautréamont. Point. Après, il est déjà l'heure de l'aventure lettriste.

Le livre de Bourseiller suit alors très pédagogiquement son cours, s'attachant à décrire, sans sel, mais avec beaucoup de clarté, le cheminement tactique de Debord, ses changements inopinés de stratégie, toujours signalés par des excommunications et des ruptures amicales brutales. Las, si Bourseiller

58. Les Inrockuptibles. Livres

**Inrockuptibles**

n° 216 - du 13 au 19 octobre 1999



**Si Bourseiller a lu tous les livres de Guy Debord, la chair qu'il donne au sien est maigre, sinon triste. Debord, sa voix, son corps, n'est pas là.**

a lu tous les livres, la chair qu'il donne au sien est maigre, sinon triste. Debord, sa voix, son corps, n'est pas là. Et elles sont rares les pages où on sent, où on voit l'homme autant que dans cette très belle déclaration de Michèle Mochot, sa longue maîtresse : *"Je ne me souviens pas d'un seul fou rire de Guy. On était tristes, nostalgiques. Guy était courageux dans ses dégoûts parce qu'il était indifférent à la plupart des gens et des choses. Il disait : "La gaieté est vulgaire."* A la fin, le livre de Bourseiller finit par ressembler à la définition situationniste de la dérive : *"Une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées."* Pour autant, tel quel, le travail de Bourseiller jette les bases d'un ouvrage qu'un Américain, ou un Anglais, mènera peut-être un jour à son terme.

D'autant que le premier tome de la *Correspondance* de Guy Debord qui paraît parallèlement ne lève pas non plus le voile. S'échelonnant de juin 1957 à août 1960, ces lettres, si elles montrent avec quelle poignée Debord régentait son Internationale (3 novembre 1958 : *"Petit voyou, (...) soyez sûr que nous emploierons pour des sanctions contre vous tous les moyens dont nous disposons, ou dont nous pourrions disposer dans l'avenir. Ces moyens ne sont pas négligeables"*), demeurent désespérément factuelles. Cela tient au statut de la lettre chez Debord. N'écrit-il pas le 24 octobre 1958 à un de ses correspondants : *"Je pense également qu'il est peu souhaitable de définir un contact sérieux à travers un échange de lettres. Une fois déjà ce mode de communication a exercé une influence négative dans un débat entre nous."* Si bien qu'à quelques exceptions théoriques froides et belles près, il s'agit ici moins d'une correspondance au sens classique où on l'entend que de *l'ensemble des ordres* qu'un général a pu donner à ses troupes lors d'une bataille.

Finalement, pour la meilleure incarnation possible de Guy Debord, c'est vers les éditions Allia qu'on se tournera. Après *La Tribu* de Jean-Michel Mension, elles publient en effet un deuxième volume de la série *Contributions à l'histoire de l'Internationale situationniste et son temps* écrit par Ralph Rumney et intitulé *Le Consul*. Dans cet entretien avec le psychogéographe britannique (*"La psychogéographie se préoccupe du rapport entre les quartiers et les états d'âme qu'ils provoquent"*), on trouvera tout ce qu'il manque au livre de Bourseiller : humour, chair, illustrations, anecdotes. Un seul exemple : ces affiches préventives *"L'alcool tue lentement"* au-dessous desquelles, raconte Rumney, les situationnistes écrivaient : *"Nous ne sommes pas pressés."*

Arnaud Viviant En photo, Guy Debord (à droite) en 1957 par Ralph Rumney

*Christophe Bourseiller, Vie et mort de Guy Debord 1931-1994 (Plon), 433 pages, 149 F ; Guy Debord, Correspondance, volume 1 (Fayard), 380 pages, 160 F ; Jean-Marie Apostolides, Les Tombeaux de Guy Debord (Exils), 161 pages, 90 F ; Ralph Rumney, Le Consul (Allia), 124 pages, 90 F.*